

donner un fils... Monsieur le vicomte, ce fils fut appelé Charles : c'était vous. Depuis ce temps, Raymon n'avait plus quitté Maleraygues.

J'avais accompli ma trentième année. Fidèle à mes engagements avec mon grand-père, je me mis à la tête de l'étude ; mon père, d'ailleurs, infirme et cassé avant l'âge, miné par les regrets que lui avait laissés la mort de sa bien-aimée Adelino, attendait avec impatience l'heure de la retraite et du repos.

Une fois installé, je vis que j'avais de graves et nombreux intérêts à débrouiller avec M. de Varni. J'éprouvais en outre une curiosité irrésistible, mêlée d'inquiétude et de remords, chaque fois que je pensais au ménage de Raymon et à la bizarre supercherie qui lui avait fait épouser une personne à laquelle il n'était pas destiné.

Un beau matin donc, je laissai à mon premier clerc la direction suprême de mon étude ; j'annonçai à ma vieille servante, immobile d'étonnement, quelques jours d'absence ; puis, sans attendre une invitation qui rendaient inutiles mes vieilles relations avec la famille de Varni et les comptes détaillés que j'avais à soumettre à Raymon, je partis pour Maleraygues.

On était à la fin de septembre 1820. L'automne commençait à répandre sur la campagne les trésors de sa riche patelle.

Pour un homme accoutumé, comme moi, à une vie sédentaire, à de monotones travaux entre les quatre murs d'une étude, sans autre perspective que celle des buis et des arbustes de mon petit jardin, c'était un bonheur de pouvoir promener librement mes regards sur le paysage, et respirer d'autres parfums que ceux de mes poudreux parehemins.

Aussi, dès que j'eus mis pied à terre à Alais, je ne voulus plus prendre de voiture, et je m'enfonçai à pied, dans le sentier de traverso qui conduisait à Maleraygues par la montagne. Arrivé au petit hameau de Roquemille, je revis ce site au milieu duquel s'était passée une partie de mon enfance, et qui me rappelait l'horrible épisode de la mort de Clémentine, que Dominique m'avait souvent raconté. J'aperçus de loin le Pic-des-Chèvres, toujours parsemé de ses bouquets de chênes et de pins.

À une demi-lieue plus bas m'apparut Maleraygues, dont la façade s'estompait, à distance, dans les grands arbres qui l'entouraient. Mille souvenirs mélancoliques, mille tristes images m'assaillaient, pendant que je suivais, mon bâton à la main, le petit sentier jeté, comme une corniche naturelle, à mi-côte de la montagne, et dominant, de sa mince gergure, le gouffre fatal du Trou-du-Renard.

Quarante ans s'étaient écoulés depuis cette terrible scène ; rien, parmi les objets que j'avais sous les yeux, ne semblait d'accord avec ces lugubres réminiscences du passé : la matinée avançait ; la tiédeur de l'air était en harmonie avec la pureté du ciel, la nature, si habile à faire des parures avec des ruines, avait jeté sur le talus qui court en pente rapide jusqu'au gouffre une variété infinie de clématites, de liserons, de gentianes, d'églantiers, qui dérobaient l'effrayante profondeur du ravin sous leur tapis splendide et leur flexibles guirlandes.

Des arbres verts, plantés à profusion à travers les roches granitiques qui surplombent le sentier, animaient de leurs groupes élégants et de leurs frêles pyramides ces masses noirâtres et stériles.

Au loin, dans la vallée, ces légers filaments qu'on nomme fils de la Vierge, formaient ça et là comme une gaze impalpable sous laquelle chaque teinte semblait plus douce, chaque contour

plus harmonieux. Le cri strident et prolongé de l'ortolan, perché sur quelque touffe isolée d'yeuse, répondait aux joyeux trilles de l'ouotie, perdu dans l'azur du ciel.

À mesure que j'approchais de Maleraygues, une spirale de fumée bleuâtre s'exhalant du toit, une vache montrant tout à coup sa tête curieuse et somnolente au-dessus d'une haie d'aubépines, un vol de pigeons s'abattant au bord d'une prairie, complétaient l'effet de cette scène champêtre et en faisaient mieux ressortir la douceur et le calme.

Je n'avais plus que fort peu de chemin à faire pour arriver au château ; à cinq minutes à peu près du bâtiment, le sentier formait un coude, et allait aboutir dans une sorte de quinconce planté de grenadiers à fleurs doubles, de mimosas, de troènes, de faux-ébéniers, dont les dernières rangées tapissaient le porron. Ces arbustes avaient si bien prospéré qu'ils formaient un épais rideau, et que le visiteur arrivé à l'entrée de ce quinconce voyait à peine à deux pas devant soi.

Mais, depuis quelques instants, j'étais guidé dans ma marche par des voix confuses, des cris joyeux, des éclats de rire qui m'annonçaient la présence d'êtres vivants, et qui partaient du fond de ce joli massif. J'avangai encore un peu, et, au détour de l'allée, un spectacle délicieux s'offrit à mes regards.

Sur la première marche du perron, abrité à demi contre le soleil par les plantes grimpantes de la façade qu'un intelligent jardinier avait fait courir sur un léger grillage, une jeune femme était assise, tenant sur ses genoux les diverses pièces qui devaient lui servir à habiller un enfant de trois ans, en chemise, qu'elle retenait à grand-peine à ses côtés.

Une autre jeune femme, qui était évidemment une bonne, debout à l'angle du perron, favorisait, par une complicité fort peu déguisée, les ébats de l'enfant indocile et rieur, qui semblait décidé à prolonger la scène indéfiniment.

À quelques pas de lui, un beul épagneul, la queue tendue et le museau en arrêt, ne perdait pas un moment de vue l'heureux bambin, qui, à chaque vêtement qu'on voulait lui mettre, le saisissait entre les doigts de sa mère et le jetait de toute sa force. C'était là ce qu'attendait le chien. Il se précipitait comme la foudre sur l'objet, puis le rapportait d'un air grave et la tête haute.

Alors l'enfant prenait le chien par les oreilles, et se roulait avec lui, pêle-mêle, l'un riant aux éclats, l'autre jappant de plaisir, sans que jamais les dents de la bonne bête effleurassent la chair rose et la peau délicate de son compagnon. Ce jeu durait jusqu'à ce que l'intervention de la mère le fit cesser pour une minute : le chien reprenait son poste, et, une minute après, on recommençait.

Au haut du perron, un homme, jeune encore, et en qui je reconnus à l'instant Raymon de Varni, contemplant, appuyé sur son fusil, cette scène ravissante, avec une expression de bonheur intime et profond, qui me rappelait le « *Latone tacitum* » de Virgile.

Pour ne pas troubler cette adorable fête de maternité et d'enfance, j'étais resté tapi derrière un troëme ; je ne me montrai que lorsque la mère, moitié grondant, moitié caressant eut enfin obtenu que l'enfant laissât terminer sa toilette.

Dès que je m'avançai, Raymon me reconnut aussi ; enjambant lestement les marches, il courut à moi, me serra la main et me présenta, comme son ami d'enfance, à la jeune femme, qui s'était levée et qui n'était autre que Delphine. J'embrassai ensuite l'enfant (c'était vous, monsieur le vicomte), qui me préférait le